

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Esquisse sur la mort

Johanne Gaudet and Guylaine Thauvette

Volume 9, Number 3, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12990ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudet, J. & Thauvette, G. (1987). Esquisse sur la mort. *Lurelu*, 9(3), 4–6.

Esquisse sur la mort

L

*a mort nous envahit!
Elle fait partie des chroniques nécrologiques.*

Elle hante les pages des journaux, les nouvelles à la télévision, à la radio. Sans répit on enregistre les massacres, les catastrophes, les génocides, les famines. C'est l'overdose!

Elle ne nous atteint plus: on se surprend à devenir indifférent-e aux «pertes subies» lors des combats en pays étrangers; on ne bronche plus à l'annonce des milliers de victimes d'un lointain cataclysme. Une vingtaine, cent, mille? On ne les a pas vu-e-s crever et agoniser, humilié-e-s sous la torture, assassiné-e-s brutalement, mourir de faim.

M. le Président, M. l'Ambassadeur et... ce policier: comme leur mort prend de la place!

Et puis, toutes ces morts choisies, déterminées, qui nous font la grimace, nous tirent leur révérence: sans permission aucune, on se retire, en choisissant son temps, sa dernière réplique.

Morts troublantes, calculées.

La mort ne pèse pas le même poids pour tout le monde.

... la vie non plus.

La mort, celle des autres.

Et la mort, celle de nos enfants?

De nos vieux, de nos proches?

La mort, la nôtre!

Celles-là nous angoissent et nous préoccupent.

La vie à tout prix

La mort recule.

La vie gagne du terrain.

La science arrive à retarder l'échéance. Elle compte des points, elle desserre l'emprise fatidique.

Des milliers de chercheurs-euses travaillent pour nous à la répudier, cette dévastatrice. Munis d'appareillages sophistiqués et hautement spécialisés, les toubibs modernes vont jusqu'à réanimer certain-e-s condamné-e-s à qui la mort faisait signe. Nos enfants, s'ils naissent du «bon côté», de la «bonne famille», sur le «bon continent» et de la «bonne couleur» pourront même connaître une longévité supérieure à la nôtre.

Le dilemme

To be or not to be

Let it be

Au revoir, à plus tard.

Quand il ne nous reste de la vie que le souffle, branchés à des respirateurs, quand nous ne tenons plus qu'à une médication compliquée et que le poids des souffrances nous rend plus mort-e-s que vivant-e-s, alors nous questionnons la science.

Qui prendra la responsabilité de trancher ce dilemme; quand, mourant-e, je ne pourrai plus faire signe?

Le déni de la mort appartient bien à notre temps.

Elisabeth Kübler-Ross se penche sur les besoins des mourant-e-s, leur anxiété, leurs douleurs, leur espoir. Elle nous amène à réfléchir, soignant-e-s, ami-e-s et famille à la déshumanisation de la mort.

«Notre effort pour nous concentrer sur l'équipement et sur la fonction physiologique n'équivaut-il pas à une tentative désespérée de nier la menace de la mort, si effrayante, si décourageante pour nous que nous préférons diriger tout notre savoir sur des appareils qui nous atteignent moins directement que le masque de souffrance d'un autre être humain?»⁽¹⁾

En effet, nos angoisses vis-à-vis de la mort, notre peur de la regarder en face nous retiennent souvent d'apporter l'amour, le soutien, l'affection aux êtres qui nous sont chers et qui ont

besoin de notre présence, de notre écoute, pour les accompagner jusqu'aux quais des grands départs.

L'enfant et la mort

Aujourd'hui, on ne meurt plus à la maison: on meurt à l'hôpital, au centre d'accueil, souvent seul-e.

On ne meurt plus dans les bras de sa fille, de son garçon, en tenant la main de sa petite-fille, sous le regard de sa compagne, de son compagnon: il est plus rare d'être témoin d'une mort pour l'adulte comme pour l'enfant.

Presque soulagée, la famille s'en éloigne. Elle remet au personnel hospitalier la responsabilité du mourant.

La plupart des parents, afin d'abriter de la douleur leurs enfants, vont les éloigner, leur refuser tout ce qui entoure la fin d'une vie: la maladie, la peine, les pleurs et les rites funéraires. On va jusqu'à les chasser de nos deuils. Par le fait même, on nie le leur.

Avec nos silences, nos angoisses refoulées, nous abandonnons les enfants à leurs peurs, leurs questionnements. Nous les sous-estimons en niant leur capacité à comprendre l'évolution, les transformations: entre vie et mort. Et pourtant, la mort fait bel et bien partie de nos vies. La séparation, l'absence, la perte font aussi partie de la vie.

Les enfants nous interrogent et s'ils ne le font pas, ils auront tôt ou tard à

Tiré de *Le tour de l'île*, illustration: Gilles Tibo



faire l'apprentissage de ces dualités et frustrations.

Aider l'enfant à faire face à la réalité de la mort. Lui permettre d'en prendre conscience, de l'appivoiser, à la mesure de ses capacités, selon sa personnalité, sa sentimentalité, ne serait-ce pas l'aider à comprendre et à mieux vivre sa vie?

Exprimer ses sentiments

L'éducation sur la mort devrait être une composante normale de l'éducation des enfants, comme le devient la sexualité. C'était un sujet tabou, il n'y a que 10-15 ans. On nous en disait quelques mots et pour le reste notre imagination fantasmait, souvent bien plus loin que les feuilles de chou!

Un poisson qui flotte dans l'aquarium.

Une marmotte, inerte sur un chemin de campagne.

Le petit animal aimé qui nous quitte. Et pour d'autres: grand-mère, grand-père, un oncle, une tante.

Quand l'enfant se trouve placé devant la réalité de la mort, pourquoi ne pas en parler, lui faire dire ce qu'il connaît, sans le brusquer, l'écouter pour mieux saisir les morceaux du casse-tête qu'il a rassemblés.

Comme on vidange sa tortue, on peut vidanger ses sentiments. Un enfant qui perd le petit animal auquel il était attaché, nous semble vivre un chagrin démesuré. Il désire souvent

composer un rituel élaboré autour de la perte de son animal. Respectons-le! Donnons-lui la possibilité de l'exprimer, de symboliser à sa façon les liens qui les unissaient. Laissons-le dire «au revoir» à sa manière, même si cela paraît déraisonnable.

C'est important pour lui de vivre ce chagrin, cette séparation, cette frustration. D'en parler, d'en pleurer, de s'attendrir sur les photos, de se souvenir des moments de plaisir passés en sa compagnie. Comprendre qu'il est tout à fait sain d'éprouver ces sentiments et qu'il puisse même souhaiter que son petit animal revienne à la vie.

Dis, est-ce qu'on peut bouger quand on est mort?

Est-ce que les enfants meurent aussi?

Est-ce qu'on est avec nos amis quand on est mort?

Moi, quand est-ce que je mourrai?

Où ils vont les morts quand ils meurent?

La génération de nos parents avait la réponse facile: Les morts montaient bienheureux au Ciel pour chanter les louanges du Seigneur. Les païens, eux, on les égarait dans les limbes, tandis que les impurs, on les blanchissait au purgatoire. Les méchants dégringolaient aux Enfers se faire chauffer les fesses pour la vie éternelle. Amen...

Que répondent aujourd'hui l'éducateur-trice, le parent, aux enfants qui demandent où vont les morts?

Certain-e-s d'entre eux sont catholiques, les autres témoins de Jéhovah, musulmans, d'autres sont athées. Pourquoi ne pas leur répondre que les morts vivent leur mort selon la croyance de chacun-e? Ce n'est sûrement pas s'en sortir de répondre que les morts s'endorment pour toujours. On risque de se retrouver à la sieste avec des enfants bien agités!

On peut leur parler du corps qui se décompose, mangé par les vers, mais attention à ne pas exagérer le côté morbide de la mort.

On meurt pour toujours? Et toi, qu'est-ce que tu crois?

Comment savoir? Il y a des choses que l'on ne peut vérifier. Personne n'est revenu nous le dire. Cependant, ceux et celles qui ont franchi la ligne pour ensuite regagner notre monde nous ont parlé d'un long corridor éclairé, au bout duquel les gens aimés les attendaient heureux et souriants. Une grande chaleur, alors, les envahissait.

Quelque part on garde-espérance. On aimerait bien que... Quand on a 4 ou 5 ans et qu'on discute de la mort, l'espérance n'est pas encore emmêlée à la vie, encore moins à la mort. Pour soi, on a ébauché des réponses. Pourquoi ne pas leur en faire part?

Mais le meilleur espoir, n'est-ce pas celui de vivre? C'est ici dans la vie qu'on le trouve. Les morts, on peut les faire revivre! Avec nous, dans nos têtes, nos rêves, nos souvenirs, en photos, en dessins; y penser tous ensemble, et nous redire l'amour qui nous lie tous «à la vie, à la mort».

Après, c'est de la science-fiction.

Le deuil

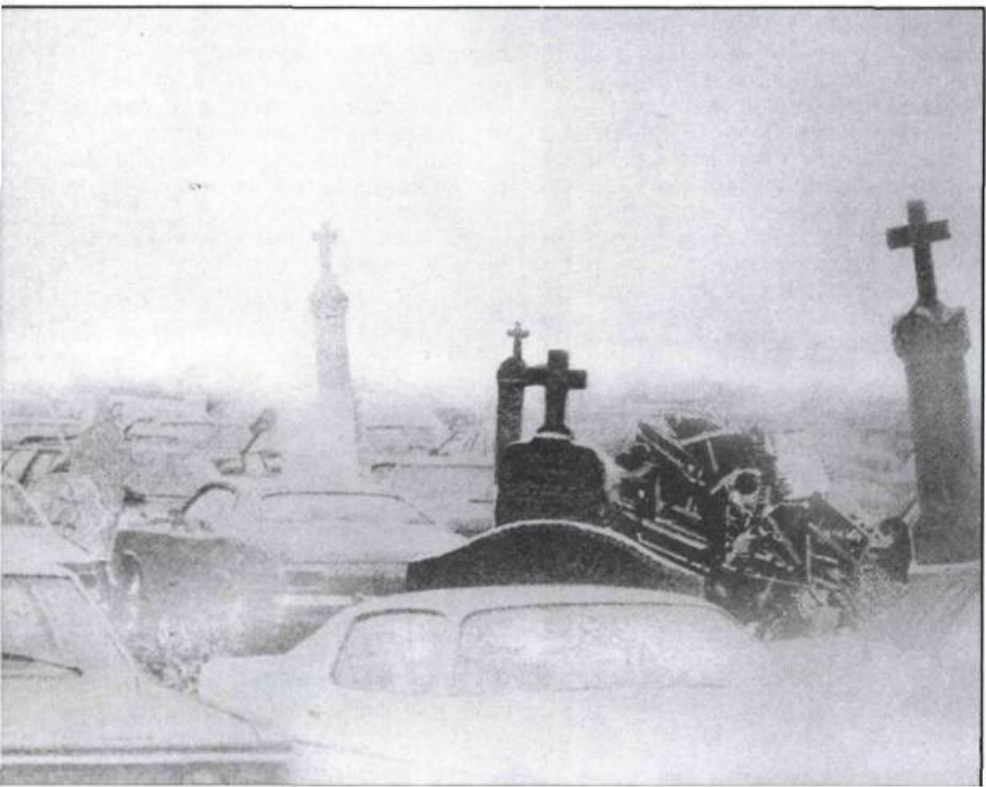
«Le père rentra des funérailles. L'enfant de sept ans était à la fenêtre, les yeux grands ouverts, une amulette d'or au cou, rempli de pensées trop difficiles pour son âge.

Son père le prit dans ses bras et l'enfant lui demanda: «Où est maman?»

«Au ciel» répondit le père en montrant du doigt l'espace. L'enfant leva les yeux vers le ciel et le contempla longtemps en silence. Son esprit dérouté jeta dans la vaste nuit la question: «Où est le ciel?»

Il n'y eut pas de réponse: et les étoiles ressemblaient aux larmes brûlantes d'une obscurité ignorante.»⁽²⁾
R. Tagare, *The Fugitive*, Part II, XXI.

Face au deuil d'un enfant qui vit la perte d'un parent, d'une soeur, d'un



frère, il est sage de le laisser exprimer ses sentiments quels qu'ils soient.

Un enfant peut montrer de la colère et de la révolte. L'état de santé de ceux et celles qui «restent» l'angoisse. Il devient exigeant dans ses relations avec les adultes qui l'entourent: il veut dormir avec nous, il a besoin de se faire cajoler plus souvent, il nous suit à la trace, il refuse de se faire garder.

Inquiet, il a besoin d'être rassuré sur la présence et l'affection de ses proches, de même que sur leur état de santé. Il a peur de subir une autre perte.

Ce n'est pas rare que de jeunes enfants aient ressenti de la culpabilité face à la mort. Il n'avait pas été gentil et obéissant avec maman, la dernière semaine avant sa mort; il s'était querellé avec sa jeune soeur avant son accident. Intérieurement, il a souhaité la mort de ce petit frère qui prenait tant de place. Conscient de ces sentiments non exprimés, il est important de les dissocier des événements.

«Parfois tu sais, on peut vouloir que quelqu'un meure, on peut le souhaiter même, quand cette personne nous contrarie ou qu'elle prend trop de place, tu n'es pas responsable de sa mort pour autant.»



Tiré de *Le tour de l'île*
illustration: Gilles Tibo

Il nous faut donc aller au-devant de ces sentiments refoulés, en discuter, faire parler un enfant sur ce qu'il ressent. Ce n'est pas lui qui en parlera le premier. Il est trop confus, perplexe, honteux même.

Empathie et écoute active

On remarque que les enfants endeuillés réussissent à exprimer leurs sentiments et à vivre leur deuil seulement lorsque les adultes en font autant, même s'il est difficile pour tous deux de faire face au chagrin de l'autre. Le deuil est une période difficile à traverser qui se traduit par un éventail complexe de sentiments pour l'adulte, comme pour l'enfant.

L'entourage d'un enfant endeuillé doit comprendre l'effet dévastateur de la perte d'une personne aimée.

Ce n'est ni souhaitable ni justifié de presser l'un ou l'autre à esquiver cette période douloureuse.

«Pleure pas, tu es un grand garçon maintenant, je sais que tu vas bien faire ça.»

«Le temps va tout arranger ça.»

«Ça ne sert à rien de pleurer, ça ne le fera pas revenir, et tu vas lui faire de la peine.»

«C'est la volonté de Dieu, il le fallait.»

«Arrête de te sentir victime, sors de toi-même.»

«Tu souffres parce que tu choisis de souffrir.»

Et qui plus est, l'enfant est dépendant de l'adulte. Lors d'un drame aussi important que la perte d'un parent, d'un frère, d'une soeur, le rapport de dépendance s'intensifie.

Adulte, nous pouvons téléphoner à 3 heures du matin chez un-e ami-e pour chercher écoute et réconfort. Un enfant ne le peut pas. On peut choisir la compagnie de certaines personnes. Un enfant n'a pas le choix.

Un adulte interroge son entourage afin d'élucider les circonstances d'une mort. Il discute avec ses intimes pour s'assurer qu'il a fait son possible. C'est plus difficile pour un enfant et pourtant il vit le même deuil.

«Il est nécessaire que les adultes qui s'occupent d'un enfant en deuil lui donnent encore plus l'occasion de discuter de ce qui s'est passé et des implications à long terme, que s'il s'agissait d'un adulte.»⁽³⁾

Le meilleur soutien à leur offrir, c'est l'écoute active. Les respecter dans leur chagrin, leur montrer qu'on est là pour les aider à y faire face.

«Tu es inquiète pour plus tard?»

«Tu es triste de savoir que ton papa ne reviendra plus?»

«Tu es fâché parce que ta maman ne joue plus avec toi?»

«Oui, je sais que tu es triste. Moi aussi, je suis triste.»

«C'est sûrement la chose la plus triste du monde que de perdre sa maman. Pleure, pleure, ça te fera du bien; ensuite on va faire un beau dessin pour ta maman.»

Le pendule

La mort, la vie

La vie, la mort

Toutes deux si proches

L'angoisse de vivre, l'angoisse de mourir. Mais la vie, quand on l'a, on veut la garder! On ne veut pas la perdre! Et la mort, elle peut bien aller se rhabiller quand certains jours de complète harmonie on se sent immortels, dieux, déesses.

On ressent la force d'Artémis, les pulsions d'Aphrodite.

Tout est possible.

D'autres jours, on part à la dérive. Portant à la fois le poids lourd du passé, du présent et de l'avenir; la détresse, le vide nous envahissent. La vie se révèle absurde, inutile. La mort nous indiffère, on joue avec elle, on se la représente, on y jongle.

Et puis, l'énergie de vivre reflue, nous entraîne à remonter les sentiers abrupts et sombres de l'angoisse. On vainc ses peurs, on comble la solitude, on déchire les toiles d'araignée.

Le monde se colore, la musique nous rejoint, la vie semble valoir la peine d'être vécue.

On rachète d'autres tickets, on continue le voyage.

1. Kübler-Ross, Elisabeth, *Les derniers instants de la vie*, Genève, Ed. Labor-Fides, 1975, p. 18

2. Raimbault, Ginette, *L'enfant et la mort*, Toulouse, Éd. Privat, éducateurs, 1975, p. 163.

3. Bowlby, John, *Attachement et perte/3: la perte*, Paris, Éd. Presses Universitaires de France, 1984, p. 572. Le fil rouge.